Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 54 (1916)
Heft: 7

Artikel: En serre
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-211932

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

mune trouve toujours moyen de donner quelque chose à gagner.

J'ai dans l'idée de ne jamais abandonner Fribourg. C'est pas moi qui voudrais aller dans un endroit où l'on donne rien et où les riches regardent les pauvres de travers.

J'ai oublié de dire que Fribourg a été bâti il y a déjà très longtemps par un duc d'Allemagne qui allait souvent à la chasse du côté de Dirlaret. Il a très bien fait de faire cette ville parce que les seigneurs se cachaient dans les châteaux et lui faisaient beaucoup de misères. On pourrait bien lui lever une statue devant la Poste.

Nous devons être très fiers d'habiter une ville comme Fribourg.

(*Etrennes fribourgeoises, 1914.*)

(Communiqué par A. Dufey.)

Le pourquoi. — Un brave campagnard du Gros de Vaud avait dû se rendre en Angleterre pour recueillir la succession d'un parent défunt. N'ayant que fort peu voyagé, tout l'étonnait.

— Mais, dites-voi, Mossieu, fait-il un jour, au passage d'un cab, à la personne qui l'accompagnait, pourquoi le cocher de ces voitures est-y assis dernier ?

— Vous ne devinez pas ?...

— Ma fiste non.

— C'est bien simple, pourtant. C'est pour que le supérieur, qui est à l'intérieur, ne voie pas le postérieur de l'inférieur, qui est à l'extérieur !

FEUILLETON DU « CONTEUR VAUDOIS »

8

L'EFFEUILLEUSE

Nouvelle vaudoise par HENRI RENOU

— Vous savez bien, Monsieur Antoine, que c'est la vérité ; seulement, avant de quitter la maison de votre père, je tiens à vous assurer que jamais je n'ai cherché a vous faire le moindre tort, et, d'ailleurs, comment l'aurais-je pu. Par la mémoire de ma pauvre mère, je vous jure que ma conduite a été franche et loyale.

— Eh bien ! je vous crois, Marguerite, mais mon parti est pris, ne m'arrêtez pas... Adieu, retournez à la maison où vous pourrez épouser mon père. Moi, je serai bientôt oublié.

— Moi ! épouser votre père ! Qui dit celà ?

— Tout le monde. Mon père vous aime et vous l'aimez aussi.

— Je respecte votre père, je suis reconnaissante des bontés qu'il m'a témoignées, voilà ce qui est vrai, tout le reste est faux ; d'ailleurs, vous l'avez dit, je ne suis qu'une pauvre servante, recueillie par charité.

En prononçant ces derniers mots, Marguerite ne put retenir ses larmes.

— Pardonnez-moi, ah ! pardonnez-moi, Marguerite, je vous ai fait de la peine, mais... tenez... j'étais fou quand j'ai dit cela, car, voyez-vous, loin de vous détester, je vous aimais de tout mon cœur.

— Vous m'aimiez !

— Et a présent, plus que jamais... Ecoutez, Marguerite, je retournerai à la maison, mais vous y resterez.

— Je ne sais si je dois... Je crois qu'il vaut mieux que je m'en aille.

— Je comprends, vous ne pouvez me voir, reprit tristement le jeune homme.

— Ne croyez pas cela, Monsieur Antoine, je suis touchée de vos bonnes paroles, mais je ne puis oublier que je ne suis qu'une pauvre fille, et je ne peux ni ne dois répondre à votre amour.

— Et si j'étais pauvre aussi ?

— Alors, dit Marguerite, en rougissant, alors... je ne sais pas.

Un instant après, les deux jeunes gens revenaient côte à côte à la ferme Cornaz. Le silence qu'ils observaient n'était pas un indice de froideur ou de mésintelligence, car Antoine jetait à la dérobée, sur sa compagne des regards remplis d'espérance et d'amour.

XII

Les vendanges sont achevées ; les vergers sont dépouillés de leurs fruits, mais l'hiver n'est pas encore là : quelques beaux jours viennent encore réjouir la fin de l'année. Il faut en profiter : c'est ce qu'on répète un peu partout, et à la ferme Cornaz plus qu'ailleurs.

Il n'est bruit dans tout le village de Chexbres que du mariage du fils Cornaz avec la belle effeuilleuse. Chacun prétend *avoir eu vent de la chose* depuis lontemps.

— Je vous l'avais toujours dit, répète une vieille commère dont le menton cherche sans cesse à embrasser le nez. Ça ne pouvait finir autrement.

— Mais c'est du père Abram que vous parliez, la Françoise, réplique une forte luronne aux joues rouges comme des coquelicots.

— C'est bon, c'est bon, Jenny, on sait ce qu'on sait ; ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on voit clair.

A la *Croix Blanche*, les commérages entre hommes vont aussi leur train. L'oncle Samuel est accablé de questions ; mais il est trop affairé pour y répondre, car le grand jour approche, et c'est lui qui s'est chargé de l'organisation de la fête.

Le mariage d'Antoine et de Marguerite est effectivement décidé.

Abram Cornaz, au rebours de ce qui se passe en pareil cas chez les gens riches, avait accueilli avec joie la demande de son fils, touchant le mariage de celui-ci avec l'aimable effeuilleuse. Il préférait Marguerite, pauvre, laborieuse et modeste, à une personne richement dotée qui arriverait chez lui avec autant de prétentions que d'écus.

Qui fut heureux de ce dénouement ? Ce fut, outre le jeune couple, l'oncle Samuel. Sa filleule épousant Antoine, c'était mieux encore qu'il n'avait espéré ; aussi voulut-il se charger du trousseau. Son égoïsme et sa mauvaise humeur avaient disparu tout à fait. Sans être riche, l'aubergiste de la *Croix Blanche* avait, dans un tiroir secret d'une vieille *garde robe*, certaines vieux louis de Berne qui n'attendaient que le moment de rentrer dans le monde. L'oncle Samuel en employa quelques-uns à l'achat du trousseau ; il y mit de l'amour propre, et on fut unanime à trouver qu'il fit royalement les choses. Quant à Antoine, le brave garçon pensait que les magasins de Lausanne et de Vevey ne seraient jamais assez assortis au gré de ses désirs et selon les mérites de sa fiancée.

Le jour de la noce arriva enfin ; de nombreux pétards et coups de fusil l'annoncèrent à tous les environs. Devant l'église du village, une quantité de curieux attendaient le cortège de la mariée. Celui-ci parut, précédé d'une foule d'enfants. Marguerite, vêtue de blanc et la couronne de fleurs d'orangers sur la tête, attirait tous les regards ; elle donnait le bras à son parrain. Venaient ensuite Antoine et son père et un grand nombre d'invités des deux sexes.

Après la bénédiction nuptiale, le ministre adressa aux nouveaux époux une touchante et chaleureuse allocution, qui les impressionna vivement

— *Regarde-voir*, disait un des gamins qui s'était *faufilés* dans l'église

— Quoi ? lui demande un de ses compagnons.

— L'oncle Samuel qui pleure !

Au sortir de l'église, on se rendit à la *Croix Blanche*, où des chars à bancs, tout attelés, attendaient les gens de la noce.

Après une joyeuse collation, on monte en chars ; les jeunes garçons faisaient de leurs bras des dossiers pour leurs compagnes. Puis les chevaux partent au grand trot pour Vevey, où devaient avoir lieu le dîner et le bal.

Et maintenant, ami lecteur, que vous dire de plus ?... Toutes les espérances conçues par le jeune couple se sont pleinement réalisées. Antoine *rangé* et laborieux, fait le bonheur de sa femme, qui le lui rend bien. Cette dernière, toujours belle et heureuse, ne laisse pas passer un seul jour sans rendre grâces à Dieu de son bonheur. Le père Cornaz, comblé de soins et d'attentions semble rajeuni de dix ans.

Quant à l'oncle Samuel, il va toujours, suivant son expression, son petit bonhomme de train ; toutes ses câlineries, ses caresses et ses gracieusetés sont réservées à deux petits êtres blonds et roux. Ce sont les enfants de *l'Effeuilleuse*.

(Tous droits réservés.)

Fin

En serre. — Une domestique a la visite d'une de ses amies. Elle lui fait voir le salon, la terrasse, la serre, surtout, que la visiteuse trouve superbe.

C'est ici, dit la bonne de la maison, au milieu de ces belles plantes, que madame vient lire ou broder chaque matin.

— Ah ! je comprends, c'est pour ça que la pauvre femme a tant mûri ces dernières années.

Définition. — Un employé de la poste définissait ainsi la correspondance qui lui passait entre les mains :

Une femme mariée est une lettre arrivée à destination.

Une jeune fille est une lettre qui n'a pas encore été mise à la poste.

Une vieille fille est une lettre oubliée « poste restante ».

Un regret. — Cette déplorable affaire des colonels a mis plusieurs soldats de mauvaise humeur. Il y a de quoi, certes. L'un d'eux se plaignait de son sort.

— C'est bien dommage, disait-il, que, pour nous, ce ne soit pas comme à la Navigation.

— Comment ? lui demande-t-on.

— Mais oui, c'est bien simple, à la Navigation, c'est la Compagnie qui commande le capitaine et pas le capitaine qui commande la Compagnie.

Un bon tour. — Un Alsacien se vantait d'avoir joué un bon tour aux Allemands.

— Et que leur avez-vous donc fait? questionne quelqu'un.

— Eh bien ! à la gare de Colmar, j'ai demandé un billet aller et retour pour Paris !

— Et puis ?...

— Et puis, pardi ! je suis parti pour Paris... et je ne suis pas revenu !

Leçon de flûte. — Un jeune campagnard dont le père jouait de la flûte désirait fort apprendre à se servir de cet instrument. Mais les leçons qui lui donnait le flûtiste étaient vaines ; il ne progressait pas.

Un jour que son frère jouait un air qui lui plaisait fort, le jeune campagnard lui arracha brusquement la flûte des mains,

— Baille-la mé pi ! Ora ke l'é einmodhaie, sari prau la mena.

Grand Théâtre. — Spectacles de la semaine :

Dimanche, 13 février, en matinée à 2 h. ¼ et en soirée à 8 h. *Les Frères Karamazow*, pièce en 5 actes de Jacques Copeau et Jean Croué tirée du célèbre roman de Dostoïevski.

Mardi, 15 février, Tournée Baret : *Le mariage de Madmoiselle Beulemans*, comédie en 3 actes de MM. Jean François Tonson et Wicheler. Le spectacle sera précédé d'une causerie de l'auteur.

Jeudi, 17 février, première représentation (création à Lausanne) de *Les Menottes*, comédie en 3 actes de M. Georges Jaccottet.

Vendredi, 18 février, spectacle lyrique *Le cœur et la main*, opérette en 3 actes, Musique de Lecocq, donnée par la troupe du Théâtre lyrique de Genève.

Kursaal. — Ce soir, samedi, le *Fil à la patte* de Feydeau, un éclat de rire.

Demain dimanche, en matinée et en soirée, ce sera *Le Voleur*, les 3 actes si passionnants de Bernstein.

Mercredi 16 février, avec les principaux artistes du Grand Théâtre de Genève, *Werther*, opéra en 4 actes et 5 tableaux de Massenet.

Rédaction : Julien Monnet et Victor Favrat

Julien Monnet, éditeur responsable.

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.